

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE

42-801



BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

sem

Périgueux, le 30 Janvier 1887.

M. G. DUFOUR.

Allons ! Muse, ma toute belle,
Aujourd'hui ne sois point rebelle
Au pauvre rimeur qui l'appelle
Pour chanter un Périgourdin.
Ne faut-il pas tenir le pacte
Aux termes duquel, à l'ENTR'ACTE,
Tu dois de la « copie » intacte
Tous les quinze jours au matin ?

Notre tâche est facile, en somme,
Puisqu'il faut célébrer cet homme,
Ce Georges Dufour, de Brantôme,
Dont nous pensons le plus grand bien ;
Cet avocat économiste,
Ce littérateur, cet artiste,
Ce vaillant impérialiste...
Pour nous, un tel labeur n'est rien !

Très jeune, il fut le secrétaire
De Magne, éclat du ministère,
Lorsque l'Empire tutélaire
Régnaît en bienfaisant vainqueur !
Malgré le temps qui tout dévore,
Il gardera longtemps encore,
De ce maître dont il s'honore,
Le souvenir cher à son cœur.

Lorsqu'il veut aborder la presse,
C'est au vieil ECHO qu'il s'adresse,
Lequel à l'admettre s'empresse
Parmi ses plus chers rédacteurs,
Ses SALONS, que chacun remarque,
Du vrai talent portent la marque ;
Mais ne croyez pas qu'il se parque
Dans le troupeau des amateurs.

Aux BEAUX-ARTS DANS LA POLITIQUE,
Travail éminent de critique,
Succède une œuvre économique :
Son TRAITÉ DE L'IMPOT FONCIER.
Délaissant la note frivole,
Il fait le CRÉDIT AGRICOLE,
Etude digne de l'école
De Magne, le grand financier !

Et c'est ainsi que, sans relâche,
Fort peu soucieux du panache,
Il poursuit vaillamment sa tâche,
Se tenant modeste à l'écart.
Mais cependant, de son mérite
Le bruit partout se répand vite
Et ce travailleur émérite
Reçoit le Nisham Iftikar.

ZIG.

HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

Martyre !...

Que le grand dramaturge Dennery et son collaborateur Tarbé me pardonnent !... Si j'emprunte ainsi le titre de leur drame, c'est tout simplement parce que la martyre dont je vais parler a quelques liens de parenté avec celle qu'ils créèrent en commun et qui, mardi soir, fera pleurer les âmes sensibles au théâtre de Périgueux !...

Vous connaissez tous le joli tableau que mon ami Jacques de V... envoya, l'an dernier, à l'Exposition des Amis des Arts ? Ceux d'entre vous qui ne purent visiter le « Salon périgourdin », comme l'appelaient pompeusement nos « critiques d'art », durent tout au moins lire les éloges mérités que l'érudit et impartial Schlem prodigua, dans l'ECHO, à la gracieuse composition picturale dont je parle. Alliant, comme Sainte-Beuve, le talent descriptif à la science de l'esthétique, Schlem s'exprimait ainsi, dans son compte-rendu de l'Exposition :

« M. J. de V... est un amateur, doublé d'un véritable artiste, qui, le jour où il le souhaitera, verra son nom cité parmi ceux des peintres en renom et ses œuvres cotées à chers deniers. Mes lecteurs peuvent en juger par la belle toile que M. de V... expose à notre Salon périgourdin, sous ce titre : *Au fond du Parc*. Il s'agit là, en effet, d'une œuvre hors de pair, qui a, du reste, la bonne fortune d'être remarquée par tous, et c'est justice ! Nous connaissons, pour notre part, beaucoup de vétérans du pinceau qui s'estimeraient heureux d'avoir composé un travail aussi parfait. On ne sait, en vérité, ce qu'il faut le plus admirer dans ce tableau, dont l'auteur paraît posséder, tout comme Corot, le sentiment vrai de la nature, joint à la science approfondie des couleurs. Le calme et la poésie champêtres embellissent ce coin de parc et ce banc rustique, où deux jeunes amoureux, presque



deux enfants, sont venus échanger leurs premiers aveux. Ces petits personnages — la fillette surtout, pleine de grâce naïve et de doux abandon, — sont supérieurement traités, ainsi que les grands arbres et la charmille qui les abrite et au fond de laquelle une échappée d'azur semble symboliser les rêves éthérés de nos adolescents. Il se dégage de tout cela un sentiment tendre et mélancolique qui provoque forcément à la rêverie, et plus d'un visiteur, en présence de cette toile gracieuse, a dû sentir les souvenirs de ses jeunes ans faire toc toc à la porte de son cœur...

Quelques jours après la fermeture de l'Exposition des Amis des Arts, le bruit courut à Périgueux, — et il fut, je crois, mentionné dans les colonnes de l'Avenir, — que la ville avait acquis la toile de M. de V... pour le musée ; mais il n'en était rien. Dédaignant les offres brillantes qui lui furent faites de divers côtés, mon ami Jacques reprit tranquillement son tableau et le réinstalla dans son atelier, à la place d'honneur, où je l'admirais hier encore, pendant que l'auteur terminait une *Vision de Saint Paul*, destinée, je crois, à l'église de Ribérac.

— Je parie, dis-je tout à coup à l'artiste, que tu as des motifs particuliers pour tenir ainsi à cette peinture que tu appelles *Au fond du Parc* ?

— C'est exact, fit Jacques, et, si je t'expliquais ces motifs, tu m'approuverais, j'en suis sûr.

Pressentant quelque intéressant récit, je mis tout en œuvre pour aiguillonner mon ami. Cédant enfin à mes instances, M. de V... interrompit sa besogne et me conta ce qui suit :

— Il y a dix-huit ans environ, j'étais un écolier assez paresseux et, négligeant mes classiques au profit de Musset, je bâtais de tous mes vœux la période des vacances, que je passais d'ordinaire chez ma tante, Fanny, une jeune veuve, qui habitait alors la très agréable propriété de La Meyzèlie, sise aux environs de Périgueux. Quand je dis « jeune », c'est une façon de parler, car ma parente frisait la quarantaine ; mais elle soignait si précieusement sa petite personne, fraîche et grassouillette, que les hivers se succédaient sans l'atteindre. Il est vrai que sa fille Marthe, qui venait de dépasser sa quinzième année, gênait parfois les petites manœuvres de la tante Fanny ; mais, en public, ma cousine avait pour consigne de n'avouer que treize ans, et, comme elle portait encore des robes courtes et des collerettes d'enfant, beaucoup feignaient de se tromper sur l'âge de l'une, sachant bien qu'ils flatteraient ainsi la coquetterie de l'autre !

Tout en écoutant Jacques, mes yeux s'étaient

machinalement portés sur son tableau et sur la gracieuse fillette qui y figurait.

— Tu as déjà deviné, n'est-ce pas ? reprit M. de V..., en suivant mon regard, que c'est là l'image de ma cousine Marthe. Le gamin assis à ses côtés n'est autre que ton serviteur, en train de jurer un « amour éternel » à celle qui fut l'unique passion de sa vie et au souvenir de laquelle il a conservé un culte qui ne cessera qu'avec son dernier jour...

A ce moment, je vis mon ami essayer furtivement une larme et, tout en m'excusant d'avoir si indiscrètement réveillé un passé pénible, je priai Jacques d'en rester là.

— Non, dit-il, je tiens maintenant à aller jusqu'au bout ; mais j'omets volontiers les détails psychologiques qu'emploierait tout bon romancier pour expliquer le caractère et la nature de ma tante Fanny, qui « n'était pas coquette pour des prunes », comme disaient les bonnes gens du pays. Deux fois par semaine, en effet, la mère de Marthe ne craignait pas de recevoir chez elle le capitaine C..., un jeune homme de vingt-cinq ans, véritable coureur de dot, dont les assiduités commençaient à faire jaser tout le voisinage. Durant les grandes vacances de 1869 — les dernières, hélas ! que je passai à La Meyzèlie — je remarquai qu'à chaque visite du beau capitaine, ma tante et lui se dirigeaient, en causant, au fond du parc, où ils restaient parfois de longues heures, sans donner le moindre signe de vie. Un jour, ma curiosité enfantine, surexcitée par je ne sais quels désirs malsains, me poussa à les suivre. Caché discrètement derrière le gros arbre que tu vois là, j'aperçus le capitaine C... et sa complice amoureusement enlacés, et mon oreille avide put recueillir les brûlants propos qu'échangeaient les deux coupables. Ah ! le diable est parfois bien malicieux et il se joue étrangement de l'humaine faiblesse... Le lendemain, je priai ma cousine de m'accompagner et, sous prétexte de lui montrer un nid de bouvreuils que j'avais découvert la veille, je la conduisis sournoisement au fond du parc. Bien qu'effrayée par mes allures insolites, Marthe consentit à s'asseoir sur le petit banc ; je lui pris la main, qu'elle m'abandonna doucement, en fixant sur moi ses grands yeux de gazelle craintive... Je murmurai d'abord de tendres aveux, de doux serments ; puis, tout à coup, saisissant brutalement la fillette entre mes bras, je posai mes lèvres en feu sur sa bouche de vierge effarouchée... Pauvre Marthe ! Je me souviens comme d'un doux rêve que, ce jour-là, en quittant le fond du parc, elle me

montra, les yeux encore humides de larmes, un couple de blancs ramiers, que nous avions sans doute effrayés et qui, à tire d'ailes, s'empres-
saient de gagner le ciel bleu !

— Mais c'est une idylle poivre et sel que tu me narres là, mon cher Jacques, et je ne vois pas trop...

— Ce qui assombrit mes souvenirs ? Attends un peu, continua le narrateur, et je vais te démontrer en quelques mots que l'idylle se complique d'un drame terriblement réaliste... J'avais repris depuis quatre ou cinq mois ma vie de collège, lorsque j'appris que le capitaine C..., dont le régiment était sur le point de quitter la ville, venait d'épouser ma cousine... J'eus comme l'intuition de l'horrible vérité ! Je savais que mon oncle, le père de Marthe, qui était aussi mon tuteur, car j'étais orphelin, avait, en mourant, légué l'usufruit de son immense fortune à sa veuve, à la condition qu'elle resterait fidèle à sa mémoire, et je compris que, pour ne pas annihiler les effets de ce testament, la tante Fanny sacrifiait sa fille, afin d'avoir le droit de suivre son amant !

— C'est horrible, en effet, et qu'advint-il de cet odieux mariage ?

— La guerre était déclarée trois mois après, et le capitaine C... mourut à Gravelotte, emporté par un boulet prussien. Quant à Marthe, quant à la martyre, comme une pauvre fleur atteinte dans sa tige, elle s'était rapidement étiolée. L'infortunée me faisait mander l'année suivante, à son lit d'agonie : « Jacques, me dit-elle dans un baiser suprême, ma mère avait pu disposer de mon corps ; mais mon esprit, mon cœur, mon âme étaient à toi... Je pars avec le regret de n'avoir pu être ta femme que devant Dieu, qui me pardonnera... Je t'aimais tant !... Adieu, cher petit compagnon de mon enfance... N'oublie pas le fond du pare... »

— Et la tante Fanny, dis-je tout ému. Qu'est-elle devenue ?

— Morte aussi !

— De regret, probablement ; si ce n'est de remords ?

— Non ! elle succomba à Toulon, lors de l'épidémie de choléra, en m'instituant l'héritier de tous ses biens, y compris le domaine de la Meyzèlie, dont je me suis empressé de faire détruire le parc ; mais, au préalable, j'avais pris soin de fixer sur la toile le coin mystérieux qui me rappellerait toujours ma chère martyre... Tu comprends maintenant pourquoi je tiens tant à ce tableau, que je ne me sentirais jamais le courage de refaire...

— Pourrais-tu, au moins, m'en donner le croquis ? J'ai l'intention de le reproduire dans le prochain numéro de l'Entr'Acte.

— Très volontiers, acquiesça mon ami, et je t'autorise même à l'accompagner du récit que tu viens d'entendre...

Et voilà comment, aimables lectrices et bénévoles lecteurs, je puis vous offrir aujourd'hui une histoire ou un conte périgourdin illustré. N'allez pas croire, au moins, que l'image a été créée pour la légende. C'est, au contraire, la légende qui fut faite pour accompagner l'image... Croyez, du reste, ce qu'il vous plaira, cela m'importe peu, et je n'en reste pas moins votre humble et respectueux serviteur.

Paul LEBRETON.

VIEUX LIVRE ET JEUNE FILLE

J'étais le fiancé ; elle allait être la femme. Le soir, pour faire ma cour, je lisais des vieux livres à la maman et tous les trois nous demeurions bien sages autour de l'abat-jour vert.

Je me rappelle encore cette histoire ; on parlait de couvent.... c'était très beau... écoutez :

« ... Le couvent demeurait tranquille. Héloïse attendait, pâle comme sa guimpe... La fenêtre était ouverte et, jusqu'au fond de la cellule, entraient les caresses folles de ce vent du soir, qui ne doit effleurer que des fronts amoureux. Héloïse priait, les mains jointes sur son sein troublé ; elle prêtait l'oreille au bruit des pas lointains qu'on entendait là-bas. Il venait. Oh ! le bon prêche qu'on aurait à la clarté des étoiles, sous les regards limpides du Seigneur, penché dans la voûte azurée. Comme les accents du prêcheur iraient bien porter aux anges une autre prière faite à deux ! Il se montre enfin tout gris, dans son habit de moine, et elle répète frémissante : *Abeilard*. Il s'approche, toujours sévère, toujours tranquille. « Ma sœur, voici l'heure solennelle où chaque soir nos âmes s'unissent et vont ensemble contempler l'infinie grandeur au sein du paradis bleu. » Il croisa les bras d'un air sombre : « Jeunesse ! vain mot, fit-il ; nous te méprisons. Amour ! flammes infernales, nos larmes de repentir sauront

t'éteindre à jamais. « Oh ! console-moi ! » implore Héloïse. Dieu peut-être entendit sa plainte, car aussitôt un rossignol chanta. Abeilard reprit avec un saint transport : « O ma sœur ! ce chant ravissant d'une humble créature révèle également le maître du monde. O maudits ceux qui profanent les heures divines de la nuit ! Ma sœur, les oiseaux chantent, les hommes prient ! Ma sœur ! à genoux !... » Héloïse tomba le front incliné sur la pierre : le rossignol cessa de chanter. L'oiseau venait d'entendre une réponse et, descendant de sa branche, il voleta, éperdu de bonheur. La nuit était claire, et Abeilard distinguait un point noir parmi les points brillants des étoiles : un second rossignol arrivait à tire-d'aile rejoindre le premier. Abeilard se serra contre la fenêtre d'Héloïse, mais brusquement Héloïse se releva. « Ils sont deux, s'écria-t-elle, et ils ne chantent plus ! » Abeilard, muet d'horreur, entra dans la cellule et ferma la fenêtre pour ne point voir ce couple d'oiseaux amoureux qui allaient profaner les heures sacrées de la nuit... »

J'arrêtai là ma lecture. Je trouvais ce vieux livre suffisamment malicieux... La maman baisait la tête sur son ouvrage. Quant à la jeune fille, elle qui serait la femme, ses grands yeux m'examinèrent stupéfaits. « Pas possible, dit-elle ; mais il ne peut entrer dans la cellule, puisque c'est Abeilard ! »

... Vous savez ! je l'épouse tout de même.

RACHILDE.

UN DROLE D'AMI.

Veaubréulé était optimiste et pas mal étourdi. Il n'était aucun de ses amis qui, à son avis, ne fût à peu près parfait. Il disait un jour à Fumeron, le meilleur, le plus attaché, le plus sincère d'entre eux :

— Il ne te manque rien pour te faire admirer : tu es bon, tu es aimable, tu es doux....

— Peut-être bien.

— Tu as du jugement ; à preuve que tu es toujours de mon avis... et de la sagacité....

— Autant que je peux....

— Tu en as.... et du cœur, et d'estimables sentiments....

— Il me le semble quelquefois....

— Cela est, sois-en bien convaincu.... et fier, et brave !

— Le fait est que s'il le fallait.... mais il ne l'a jamais fallu... autrement....

Veaubréulé, en parlant, y allait de tout cœur, et Fumeron, en l'écoutant, était tout oreilles, ne regardant pas comme impossible que son ami eût raison.

L'un et l'autre vivaient ainsi dans une estime réciproque, lorsqu'un jour Veaubréulé propose à Fumeron de le faire marier. Fumeron, le cœur libre et secrètement désireux de prendre femme, sourit à la proposition. Présenté à la famille Duplantier, Fumeron ne déplut point à Mlle Hortense, qui convint à son tour à Fumeron, invité à continuer ses visites. Elles se poursuivirent un certain temps. Enfin, on en vint à parler d'arrêter le mariage ; c'était le moment de s'occuper de la dot ; mais c'est ici que les choses se gâtèrent ; Mlle Hortense était maigrement dotée ; Fumeron refusa d'aller plus loin, et on ne le revit plus chez les Duplantier.

Veaubréulé, à qui la famille se plaignit du procédé, demanda des explications. Fumeron les donna.

— Comment ! s'écria le premier, quelques écus de plus ou de moins, et tu l'arrêtes ! Ah ! l'horrible profanation ! mêler l'or à l'amour ! j'en ai honte pour toi ! Ce n'est pas Mlle Hortense que tu épouses ? Une pile d'écus ! Fumeron, tu me fais de la peine. Un homme d'argent, toi ! Non, tu es désintéressé, j'ai promis un homme désintéressé, tu me dois un homme désintéressé.... Arrange-toi comme tu pourras, il me le faut, je l'aurai !...

Fumeron était touché, l'indignation de Veaubréulé le mettait mal à l'aise. Il hésita un peu, mais il finit par tenter un accommodement avec les Duplantier. Toutefois, il demandait une élévation du chiffre de la dot ; les Duplantier consentirent ; mais la dot restant toujours au-dessous de ses espérances, Fumeron résolut de s'arrêter là, ne voulant pas, dit-il, faire une vraie folie....

Une vraie folie ! Le mot fut rapporté aux Duplantier, vivement froissés ; Mlle Hortense surtout fut indignée ; elle se vengea par ces expressions cruelles :

— Quand on est bête comme cela, il est inutile qu'on ait des prétentions.

Alors si étrillé, Fumeron n'était pas content ; il répondit à l'injure par des mots ne le cédant en rien en acro savor à ceux de la jeune personne : — Une pécote qui a fait jaser et qui a

le nez en trompette, fit-il, s'imaginer que je vais l'épouser sans dot : attrape !

Mlle Hortense avait donc le nez en trompette ? demandera-t-on. Non, elle avait un petit nez retroussé très intéressant, un nez à la Roxelane ; la colère seule avait inspiré les mots verts de Fumeron.

Veaubréulé, qui avait rapporté à celui-ci le propos de Mlle Hortense, fut une fois de plus indiscret en répétant à Mlle Hortense ce qu'avait dit Fumeron.

Pour le coup, les choses prirent une véritable gravité. Le lendemain, Fumeron vit avec terreur arriver chez lui deux envoyés du frère de Mlle Hortense venant lui demander une rétractation ou une réparation par les armes.

Il courut chez Veaubréulé pour lui conter son cas.

— Je sais, dit celui-ci, Anatole Duplantier, le frère de Mlle Hortense ; c'est une fine lame qui n'entend pas raillerie sur l'article des outrages, et tu lui dois une réparation par les armes....

— Ou une rétractation.

— Une rétractation, comme tu y vas ! Tu ne peux la lui proposer ; ce serait ton déshonneur ; voici pourquoi : un outrage personnel à Anatole pourrait, jusqu'à un certain point, se rétracter ; mais une injure à l'adresse d'une femme, jamais ! Il faut qu'elle se lave dans le sang, il n'y a que le sang pour la laver !

— Ah ! mon Dieu ! que me dis-tu là ! s'écria Fumeron avec un froid dans le dos.

— Eh ! mon ami, que penserait de toi Mlle Hortense si, après avoir prétendu qu'elle a le nez en trompette, tu laissais entendre à présent que son nez est aquilin ? Elle serait indignée ! Pas une femme, à sa place, ne te pardonnerait cette palinodie ; tu serais mis hors le ban des gens à épouser.... condamné à un célibat éternel.... quelque chose qui glace l'âme.... brrr ! Un duel est certainement préférable, surtout pour toi qui es brave....

— Brave ! brave ! ça dépend.... répétait Fumeron se grattant l'oreille et en homme qui n'est pas sûr du fait.

— Oui, tu es brave, je l'ai dit partout, il faut que tu le sois...

— Toi, tu promets toujours. Hier, il te fallait mon désintéressement, c'est-à-dire un gros sacrifice d'argent ; aujourd'hui tu demandes que je sois brave, en d'autres termes, il te faut mon sang....

— Allons, calme-toi, je vais trouver les témoins d'Anatole. J'obtiendrai bien sûr des concessions.... à la moindre égratignure l'honneur sera déclaré satisfait.

— Ah ! il faut une égratignure.... l'honneur ne peut être satisfait sans ça.... Si pourtant....

Mais Veaubréulé n'avait pas entendu l'observation ; il était parti, comme il disait, pour arranger l'affaire. Hélas ! il l'aurait plutôt dérangée, au contraire, et c'est ce qui arriva.

Le duel fut une affaire arrêtée. Fumeron se trouvait amené là bien malgré lui. Le lendemain, quand il se trouva en présence de son adversaire, Fumeron, invité par les témoins, dans un esprit de conciliation, à se rétracter, commença par deux ou trois fois à balbutier quelque chose qu'il fallait avoir l'esprit bien prévenu pour ne pas regarder comme des excuses ; il eût fini par se faire comprendre ; mais Veaubréulé ne le laissait jamais suffisamment s'expliquer. A peine lui voyait-il ouvrir la bouche, qu'il l'interrompait par un « laisse-moi parler » contre lequel le pauvre diable n'osait protester, car si Fumeron trouvait un bourreau en Veaubréulé, il voyait aussi en lui une providence, espérant toujours entendre sortir de ses lèvres un mot, une proposition quelconque détournant de sa tête le fer fatal qui la menaçait. Vain espoir ! Les deux adversaires furent mis en présence, ils croisèrent le fer, Fumeron se sentit touché, l'épée lui échappa des mains....

Il n'avait pourtant qu'une simple égratignure, un bobo comme il s'en était fait cent fois durant les jeux de son enfance.

L'honneur fut déclaré satisfait.

Délivré de son maudit duel et sorti à peu près sain et sauf de la lutte, Fumeron se serait volontiers jeté à genoux, séance tenante, pour remercier le ciel.... Il se contenta cependant. Veaubréulé le félicita avec une entière conviction sur son attitude ferme. Trois ou quatre jours après, le même Veaubréulé venait conseiller à Fumeron de renouer ses relations avec les Duplantier.

A cette proposition, Fumeron fit entendre un éclat de voix. Mais Veaubréulé ne s'en émut pas.

Il était sûr, lui dit-il, de recevoir de Mlle Hortense le meilleur accueil. Elle avait été émerveillée de sa bravoure et ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Il va sans dire qu'elle avait oublié ses outrages, et faisait les suppositions les plus flatteuses sur son désintéressement ; si on l'attaquait, elle le défendait avec ardeur,

principalement contre ceux qui insinuaient (il s'en trouvait!) que des difficultés d'argent avaient fait naître la querelle. Il termina en donnant à entendre que tout ceci pourrait bien finir par un mariage, car il voyait la jeune personne dans de si bonnes dispositions pour lui maintenant que l'on pouvait tout en espérer....

En entendant parler son ami, Fumeron ne pouvait en croire ses oreilles.

— C'est ça, tu as promis que j'épouserai, et il faut que j'épouse.... Je suis fait pour devenir un mari comme je l'étais pour être désintéressé et pour être brave, tout simplement parce que tu te l'es figuré....

— Que me dis-tu là! Tu as toutes les qualités imaginables, crois-le bien. Craindrais-tu de manquer de celles qui font un bon mari? Allons donc, il faut repousser cette sorte de modestie.

Et Veaubrulé fit si bien, allant de Fumeron à Mlle Hortense et de Mlle Hortense à Fumeron, qu'il persuada à l'une et à l'autre qu'ils étaient absolument destinés à devenir femme et mari, ce qui arriva.

Fumeron pouvait se vanter d'avoir là un drôle d'ami.

Jean de LA LIMOGANNE.

VENISE.

BALLADE.

Venise, ville enchantée,
Que doucement l'on te caresse,
Où le zéphyr souffle sans cesse,
Ville de plaisir et d'amour ;
C'est dans tes murs, ville jolie,
Dormante au bord de l'Italie,
Que Carnaval et sa Folie
Fixent leur éternel séjour.

Tandis que l'Europe sommeille,
Dans une fête non pareille
Le Plaisir chez toi toujours veille,
Bercé dans un ciel toujours pur,
Et sur la vague au loin blanchie,
Au spectacle de ton orgie,
Où l'Amour à l'Enfer s'allie,
Tu fais rougir le flot d'azur.

C'est du balcon de fer qui penche
Sur le noir Lido qui s'épanche,
Au pied de la colonne blanche,
Où dort un grand lion d'airain,
Que cette belle Desdemone,
Aux regards purs d'une madone,
Effeuillait sa blanche couronne,
Rêvait à son Maure africain.

O vous ! vents de l'Adriatique,
Tout chargés des parfums d'Afrique !
O vous ! dont le souffle pudique
Osait à peine soulever
Son voile blanc, vents de la grève !
A cette belle enfant qui rêve,
Que n'avez-vous dit, fille d'Eve :
« Il est dangereux de rêver. »

Il est dangereux, jeune fille,
D'égarer au ciel qui scintille
Ce long regard rêveur où brille
Comme les feux mourants du jour ;
N'écoute pas l'oiseau qui chante,
L'écho de l'onde murmurante,
Le grondement de la tourmente,
Car ce sont là des chants d'amour.

Mais tes gondoliers, ô Venise !
Disent encore que la bise
Sous ce balcon toujours se brise.
Quand minuit sonne à l'Angello,
Que le vent pousse une gondole,
Où, dans un chant vague, s'envole,
L'air de la romance du Saule
Et le triste nom d'Otello.

C'est la voix de Desdemone
Qui tous les soirs ainsi résonne...
Au bord de l'onde qui frissonne,
La jeune fille vient pleurer,
Chanter le saule et sa verdure
A cette place où, jadis pure,
Elle avoua, dans un murmure,
Aïma, dans un premier baiser.

L'on dit aussi qu'à la même heure,
Après de cette ombre qui pleure
Comme s'il attendait que meure
Le dernier coup du haut beffroi,
L'on voit à cette même place,
Porté sur la bise qui glace,
Un second fantôme qui passe
Sous le balcon au marbre froid.

Les noirs soucis volent sans nombre
Sur ses pas ; de son oeil sombre
Les éclairs brillent, et, dans l'ombre,
Il chante son bonheur passé !
Les combats, les cris, le carnage,
Puis il poursuit la blanche image ;
Mais quand il l'a saisie, ô rage !
Il ne trouve qu'un corps glacé !

Il presse de sa lèvre blême
La bouche de celle qu'il aime ;
Puis il s'écrie en un blasphème :
Pourquoi ce sein si pur, si beau,
Sous ma main cesse-t-il de battre ?
Si beau qu'à la lampe bleuâtre
L'on aurait dit l'ange d'albâtre
Qui dort couché sur un tombeau.

Mais bientôt les feux de l'Aurore
Chassent Desdemone et le Maure,
Tandis que l'on entend encore
Sous l'arche sombre résonner :
« Chantez le saule et sa verdure,
Penché sur l'onde qui murmure,
Chantez cette verte parure,
Dont j'ai voulu me couronner ! »

SYLVESTRE.

LETTRE D'UN VIEUX DANSEUR

(CONSEILS D'ACTUALITÉ).

Périgueux, 22 janvier.

Monsieur le rédacteur,

La danse se meurt, la danse est morte ! Les jeunes hommes la délaissent pour des sports plus britanniques, plus mâles, disent-ils. Ils ne consentent encore à servir de cavaliers que pour être à cheval sur les convenances. Jamais la question de l'équitation n'avait été poussée aussi loin, et, à défaut de pur-sang, beaucoup, pour céder au goût du jour, enfourchent le vélocipède ! Quoi qu'il en soit, permettez à un vieux danseur de venir ici donner quelques conseils, dont les inexpérimentés sauront sûrement faire leur profit.

Les invitations à un bal doivent être faites par écrit quinze jours à l'avance, car il faut laisser aux dames le soin de préparer leur toilette.

L'invitation est habituellement une formule imprimée dans laquelle les noms sont laissés en blanc et remplis à la main. Inutile de dire que la rédaction doit en être polie. Voici la plus usitée :

« Monsieur et madame A... prient Monsieur *** de leur faire l'honneur d'assister au bal qu'ils donneront le ... à ... heures. »

Et surtout n'imitiez pas ce style bref et impératif de certains parvenus qui s'imaginent copier le grand monde. Quand vous recevez une lettre d'invitation ainsi conçue :

« Monsieur et Madame A... seront chez eux le (on dansera). »

N'êtes-vous pas tenté de dire : « Eh bien ! qu'ils y restent, chez eux ! »

Il n'est pas absolument nécessaire de répondre par écrit à une invitation ; cependant, il est plus poli, si l'on n'y doit pas assister, de répondre que l'on ne pourra profiter de cette invitation et d'écrire quelques mots exprimant ses regrets et ses remerciements.

Les salons consacrés à la danse ne sont pas chauffés, ou, du moins, on y laisse éteindre le feu. L'agglomération des invités et le nombre des lumières suffisent pour élever considérablement la température.

Il est de mauvais goût d'arriver avant l'heure indiquée sur la lettre d'invitation ; néanmoins, les maîtres de la maison doivent toujours être prêts à recevoir les invités.

La première personne que l'on doit aborder dans un bal, quel qu'il soit, est la maîtresse de la maison. A part un salut collectif adressé en entrant à toutes les personnes qui composent la compagnie, c'est de la maîtresse de la maison qu'il faut d'abord s'occuper, en lui adressant lui questions d'usage, relatives à sa santé.

Pour le bal, la grande toilette est de rigueur ; l'habit et le pantalon noirs, les gants blancs et la cravate blanche, une chaussure légère, jamais de bottes, même pour un militaire.

Au bal, il faut danser : n'allez pas au bal si vous ne savez pas ou ne voulez pas danser. Rien n'est plus ridicule que de porter le trouble dans un quadrille, de marcher sur les pieds de sa danseuse ou de lui déchirer un lé de sa robe ou un volant de dentelle, maladresse que toutes vos excuses ne pourront vous faire pardonner.

On doit inviter très poliment sa danseuse en la saluant et en la priant de vouloir bien vous faire l'honneur et non le plaisir de danser avec vous. On ne lui offre pas la main, mais le bras. La personne invitée doit accepter, si elle n'est déjà engagée, quel que soit le cavalier qui l'invite. La femme qui refuserait un danseur se condamnerait à ne pas danser de la soirée, ou au risque de provoquer quelque querelle déplorable. Des refus de cette nature ont fréquemment amené des duels. Si l'on a déjà promis la danse pour laquelle on reçoit une invitation, on doit remercier en indiquant le motif du refus. Une femme bien élevée doit éviter de demander ou même d'accepter les services de son danseur, à moins que celui-ci ne soit un parent ou un ami intime de la famille.

Après la danse, le cavalier reconduit sa danseuse à sa place et la remercie poliment en lui faisant un profond salut. La dame doit y répondre, non par une révérence, comme au temps

passé, mais par une inclination gracieuse. On ne doit pas inviter la même dame plusieurs fois de suite, à moins qu'on ne soit son parent ou son fiancé.

Si une dame refuse votre invitation, ne vous jetez pas à l'étourdi sur sa voisine : vous auriez l'air de la prendre comme pis-aller. Il est du devoir de l'invité de faire danser la maîtresse de la maison, ou ses filles, ou ses parentes.

Après la première danse, on fait ordinairement circuler des plateaux de sirops et de petits fours ; un peu plus tard, des glaces, puis des boissons chaudes, punch, thé, chocolat. Vers la fin de la soirée, on fait passer les invités dans la salle à manger, où l'on a organisé un buffet, ou grande table couverte de mets froids : pâtisseries, gâteaux, sucreries, fruits.

Ne vous précipitez pas sur le buffet ou sur les domestiques qui portent les gâteaux ; mais soyez complaisant pour votre danseuse ; faites-lui passer des rafraîchissements.

Ne restez pas le dernier au bal. Là, vous pouvez vous esquisser sans prendre congé du maître de la maison.

On doit une visite à la maîtresse de la maison dont on a reçu une invitation, lors même que l'on n'aurait pas usé de l'invitation ; cette visite doit être faite dans les huit jours. Une carte serait insuffisante.

Ces formalités, aussi impérieuses que variées, sont bien faites pour effrayer les maîtresses de maisons tranquilles, qui n'aiment pas à être dérangées dans leurs habitudes de chaque jour ; mais pourquoi effrayeraient-elles les jeunes gens, qui, à tout prendre, trouvent toujours leur compte dans ces sortes de fêtes. Non ! la vérité est qu'on n'aime plus la danse. Si Joseph de Maistre vivait encore, il serait content, lui, qui ne voyait dans ce plaisir que la violence, la fatigue et l'accollement : « Otez à un bal toutes ses séductions, disait-il, et personne ne s'y rendra. Otez lui cet orchestre bruyant qui commence par étourdir la tête et faire vibrer tous les sens, cette variété de costumes qui attire les yeux, sans leur permettre de se fixer, ce double essaim de jeunes hommes et de jeunes femmes dont les regards expriment le plaisir, ces danses voluptueuses où les bras se croisent, où les corps s'enlacent aux dépens de la pudeur et souvent de l'innocence, ces nudités toujours scandaleuses et parfois révoltantes, par lesquelles les femmes ont l'air de se mettre à l'enchère comme dans les bazars de l'Orient, et les salles de bal seront désertes. » La misanthropie du regretté de Maistre était trop exigeante, en vérité. On n'a rien été de ce qu'il demandait pour tuer le bal ; mais on a mis la République, et cela a produit le même effet !

Agréez, etc.

UN VIEUX DANSEUR.

ÉCHOS ET POTINS.

Un gamin s'arrête, hier soir, à la ménagerie Pezon, devant un couple de bons bourgeois d'une laideur grotesque.

— Tiens ! s'écrie-t-il, en se dandinant les mains dans ses poches, on a donc ouvert la cage aux singes ?

Le monsieur, furieux :

— Est-ce pour moi que vous dites ça ?

— Non, monsieur.

— Alors, c'est pour ma femme ?

— Non !

— Alors, pour qui est-ce, donc ?

Le gavroche, s'esquivant au galop :

— C'est pour les deuses !

Petit-Pierre vient de recevoir la confirmation. On lui demande :

— Eh bien ! es-tu content ? As-tu été bien confirmé ?

— Ah ! pas si bien que les autres ; je suis passé un des derniers... Alors, monseigneur avait la main fatiguée.

Entendu sur le boulevard :

Un monsieur qui vient de glisser. — Saperlotte ! comme la voirie est mal faite : voilà un trottoir qui ne vaut plus rien !

Une petite dame (avec un soupir). — A qui le dites-vous, monsieur !

A un jeune homme, qui vient de se marier :

— Oui, je comprends votre tristesse : vous allez faire vos vingt-huit jours ?

Le jeune homme, avec un soupir :

— Oh ! ce ne sont pas les vingt-huit jours qui me préoccupent... ce sont les vingt-huit nuits !

ZAG.

Le Gérant : BILLAMBOIS.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et C.